

Le chat et la souris *Max et Jérémie* de Claire Devers

Thierry Horguelin

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1993). Compte rendu de [Le chat et la souris / *Max et Jérémie* de Claire Devers]. *24 images*, (65), 67–67.



Un polar melvillien.
Max (Philippe Noiret) et Jérémie (Christophe Lambert)

LE CHAT ET LA SOURIS

par Thierry Horguelin

Apriori on pouvait s'interroger sur les raisons qui ont poussé Claire Devers, associée jusque-là à un cinéma personnel et rigoriste, à réaliser un polar melvillien plutôt bien ficelé à la mode des années 50, adapté d'un roman de série noire. Mais qu'il s'agisse d'un virage définitif (ce qui est peu probable) ou du petit plaisir que s'accorde un auteur en jouant avec les lois du cinéma de genre importe peu. Car de *Noir et blanc* à *Max et Jérémie* la rupture n'est qu'apparente. Il y a de l'un à l'autre continuité d'intérêt (c'est à nouveau un regard de femme sur un monde d'hommes, d'où toute présence féminine est exclue ou à tout le moins réduite aux utilités) et de style: *Max et Jérémie* est mis en scène avec une netteté, une précision glacée qui

de *Noir et blanc*, où l'ambiguïté sexuelle ne serait ni affrontée ni évacuée, tout juste effleurée pour mieux être dissipée, le temps de distiller un trouble momentané. Mais l'agrément qu'on prend à la première moitié du film tient d'abord à la manière dont Claire Devers s'immisce à l'intérieur d'un cadre cent fois exploré, pour y installer un climat d'ambiguïté feutrée, fait d'un mélange de gravité et d'humour indéfinissable, d'un dosage impeccable d'intimité et d'action. C'est un minutieux travail de gauchissement – sensible notamment dans le rapport des personnages aux décors et aux objets – qui épouse parfaitement la partie du chat et de la souris entre Max et Jérémie – à laquelle s'ajoute bientôt un troisième larron, le

tranchent sur la misère ordinaire du polar à la française.

Tenant du *Samouraï* et de *Mélodie en sous-sol*, le film raconte l'affrontement plein d'ambivalence entre un tueur à gages professionnel et l'exécutant à la petite semaine chargé par la mafia de le liquider. Max-Noiret, c'est le samouraï de Melville qui aurait pris de la bouteille: solitaire, hermétique et parfaitement lisse, impeccablement vêtu, ganté et cravaté, un homme méticuleux qui s'ennuie comme un rat mort dans son appartement briqué et froid comme un tombeau. Tout le contraire de Jérémie-Lambert, parfait ahuri, naïf et brouillon, insupportable bavard au bord du crétinisme qui achève de s'abrutir en se gavant de télévision.

On pourra voir en *Max et Jérémie* la version soft et grand public

misanthrope inspecteur Almeida, lui-même à deux doigts de la retraite, qui essaie en vain depuis quarante ans d'apaiser Max. Par ailleurs, l'élément le plus réussi du film reste l'évocation glacée d'un arrière-monde occulte tramé d'obscurs règlements de compte: une mafia gérontocrate où des parrains séniles et cacochymes engagent des tueurs à la retraite pour liquider d'autres caïds plus fossilisés qu'eux encore (stupéfiante scène de la piscine).

De fait, la hantise de l'âge et du vieillissement, le sentiment d'avoir tout vécu et de se survivre, est un des grands thèmes du film. C'est ce qui motive le comportement de Max face à Jérémie, pour lequel il s'ouvre pour la première fois aux sentiments, et qui suscite aussi bien l'amertume du commissaire Almeida et l'agitation dérisoire des vieux caciques de la mafia qui ont déjà un pied dans la tombe.

Il est d'autant plus dommage qu'après une excellente première heure, *Max et Jérémie* se mette à piétiner dangereusement sans plus savoir où il va. Dès qu'ils ont quitté Paris, l'ambiguïté initiale des rapports entre les personnages s'estompe au profit d'une relation père-fils assez pesante de gentillesse, de tendresse mouillée et de bons sentiments. La mise en scène est toujours aussi stylée mais elle tourne à vide; le film en devient mécanique et répétitif, et se met à jouer la carte trop facile du clin d'œil et de l'autodérision. Reste un duo d'acteurs hors-pair entre un Noiret régénéré, dépourvu de cette emphase qui est souvent son péché mignon, et un Christophe Lambert qu'on n'avait jamais vu si bon depuis *I love you*, à croire que les rôles d'innocents tarés lui conviennent particulièrement. ■

MAX ET JÉRÉMIE

France 1992. Ré.: Claire Devers. Scé.: Devers et Bernard Stora d'après Teri White. Ph.: Bruno De Keyzer. Mont.: Marie Castro. Mus.: Philippe Sarde. Int.: Philippe Noiret, Christophe Lambert, Jean-Pierre Marielle. 115 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.